

ÉRIC LE NABOUR

LA
DAME
DE **KYOTO**

ROMAN

Par l'auteur aux
230 000 exemplaires vendus


CHARLESTON

Kyoto, 1904

Depuis l'assassinat de ses parents, riches industriels de la soie, Myako Matsuka subit la tutelle de son frère Naoki. Lorsque celui-ci part pour le front de la guerre russo-japonaise, elle doit gérer seule l'entreprise familiale. Myako découvre alors avec horreur les conditions de travail des ouvrières et n'hésite pas à transgresser les consignes de son frère, révélant un tempérament fier et indépendant. Mais l'amour trouble qu'elle porte à un diplomate anglais, Allan Pearson, de même que l'intrusion dans sa vie d'un jeune Français passionné d'estampes, Martin Fallières, vont brouiller les cartes. Torturée par le mystère de la mort de ses parents, déchirée entre ses instincts amoureux, ses responsabilités professionnelles et la fidélité qu'elle doit à sa famille, Myako va devoir choisir. Des choix douloureux qui feront éclater une vérité non moins tragique sur son passé et orienteront son avenir dans un sens bien différent de celui qu'elle envisageait.

Éric Le Nabour a publié son premier livre à l'âge de dix-neuf ans. Il a vendu plus de 230 000 exemplaires de ses romans. Grand amoureux de l'Orient et l'Extrême-Orient, il nous livre une évocation envoûtante du Japon de l'ère Meiji à travers une jeune femme passionnée et désireuse de gagner sa liberté.

8,50 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-36812-140-5



Texte intégral



www.editionscharleston.fr

L'AVIS DES LECTRICES CHARLESTON

« *La Dame de Kyoto* est un roman historique touchant sur l'émancipation subtile d'une femme dans une société japonaise qui voudrait la condamner à demeurer éternellement dans l'ombre. Une jolie découverte. »

Cassandra, du blog *Prettyrosemary*

« Ce roman m'a permis de découvrir le style de l'auteur, qui est très fluide et permet une lecture rapide du roman. On est plongé dans l'intrigue assez rapidement, on rencontre tous les personnages, et l'immersion est totale. J'ai beaucoup apprécié Myako, que j'ai trouvée forte et indépendante pour son époque et sa culture, et je me dis qu'elle est représentative d'une féministe de l'époque. »

Stéphanie, du blog *Sorbet Kiwi*

LA DAME DE KYOTO

Éric Le Nabour

LA DAME
DE KYOTO

Roman

CALMANN-LÉVY

© Calmann-Lévy, 2012

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-140-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

*Pour Aude et Steve Grey.
Avec toute mon affection.*

1

Kyoto, février 1904

Avait-elle réellement aperçu une ombre derrière la cloison, une ombre furtive et étrangère, ou était-ce le fruit de son imagination ?

Myako hésitait à se lever. Allongée sur son futon, le corps enfoui sous une couette épaisse, elle émergeait lentement de l'inconscience. Le froid la paralysait juste assez pour qu'elle ne fût pas pressée de quitter la chaude intimité du sommeil. L'oreille tendue, elle se contentait de guetter les bruissements qui, à travers les dernières brumes de la nuit, lui parvenaient, déformés, hésitants, dépourvus d'échos.

Elle n'avait pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir que la température avait baissé et que, en dépit d'un climat assez doux, une fine couche de neige devait recouvrir les jardins du vieux ryôkan¹.

1. Auberge ou ancienne auberge.

Ombre ou pas ombre, tout était ouaté et silencieux. Et pourtant, de ce silence, montait une vibration sourde dont son corps amplifiait la résonance, légèrement tendu, ardent et cependant incapable de bouger pour accomplir les gestes les plus simples.

Elle se rendormit quelques minutes et ne s'éveilla tout à fait que lorsque des bruits en provenance de la cuisine l'arrachèrent à sa somnolence. Des bruits familiers de casseroles qu'on agite, d'ustensiles en bois, de bouilloires et de marmites en fonte.

Comme chaque matin, malgré ses soixante-sept ans, Hiromi devait s'être levée la première et s'activait depuis l'aube dans la maison endormie.

Myako rejeta les couvertures et, frissonnante, enfila par-dessus ses vêtements de nuit un kimono plus épais retenu par une simple ceinture de crépon. Puis, agenouillée devant son miroir, elle entreprit, par petits gestes circulaires du plat de la main, d'en effacer la buée. Son visage d'une pâleur presque malade lui apparut. Trop de nuits sans sommeil sans doute. Ces derniers mois, elle devait bien admettre qu'elle avait changé. Au début, elle avait attribué ces changements à la fatigue, peut-être aussi à des rêves nocturnes dont elle n'eût osé révéler la nature. Mais il lui fallait se rendre à l'évidence : elle avait vieilli. À vingt-deux ans à peine, ses traits d'adolescente s'effaçaient. Ses yeux se cernaient et les contours de sa bouche devenaient plus durs, l'ourlet de ses lèvres fines plus mince encore. Une « inconnue » perçait sous l'ancienne Myako, inquiétante, une Myako dont elle avait du mal à accepter la douloureuse émergence.

Elle coiffa hâtivement ses cheveux que le sommeil n'avait pas ébouriffés, y glissa un peigne pour maintenir son chignon, s'aspergea le visage, étala une couche légère de poudre de riz sur ses joues et sortit sur la galerie plutôt que d'emprunter le corridor intérieur.

Comme elle l'avait supposé, les jardins étaient recouverts d'une fine pellicule blanche trouée de nombreux îlots de végétation sèche et dure. Le froid était vif et un vent d'est soufflait par courtes rafales en faisant craquer les branches des arbres nus mate-lassées de givre.

Au loin, par-delà la haie de bambous, elle aperçut une voiture attelée à un cheval roux qui soufflait une fumée pâle. Auprès de lui se tenait le jardinier, Jinya, qui vérifiait les sangles. Quelqu'un était-il arrivé au ryôkan où était-ce Naoki qui venait de rentrer de Tokyo et s'apprêtait peut-être à repartir ?

Myako longea la façade du ryôkan jusqu'à la porte des cuisines. Mais, avant d'entrer, elle ne put s'empêcher de jeter un regard vers la pagode au toit vert et or qui émergeait d'un bouquet de cyprès au fond du jardin. Son atelier, son refuge... Là-bas, bien plus qu'à l'intérieur du ryôkan hanté par les souvenirs de ses parents, Myako se sentait elle-même. C'était un endroit qu'elle s'était attachée à rendre aussi chaleureux que fonctionnel, une sorte de paradis inviolé dont elle seule possédait les « clés ». En son absence, Hiromi n'était d'ailleurs pas autorisée à venir y faire le ménage. Chaque matin, elle avait hâte d'y retrouver ses dessins, ses estampes, ses outils, ses planches en cerisier, ses papiers qu'elle confectionnait elle-même à base de moelle de mûrier. Elle pouvait y

demeurer toute la journée. Elle en oubliait la faim et l'heure. Elle en oubliait même le sommeil lorsque venait la nuit.

Hiromi, elle aussi, régnait sur son royaume et c'était cette cuisine où embaumaient des odeurs d'épices, d'ail et de gingembre, de cannelle et de fruits de saison. Tout y était propre et ordonné, jusqu'au petit autel shintoïste en bois clair qui, dans un recoin, semblait là pour attirer les faveurs du ciel.

Myako y pénétra en silence, comme on entre dans un sanctuaire. La vieille femme était agenouillée au milieu d'une petite flaque brune à l'odeur aigre. Le contenu d'un bocal de cornichons s'était répandu sur le sol et, armée d'une brosse, elle frottait le plancher avec vigueur pour en effacer les traces de saumure.

— Tu en fais un boucan avec tes geta¹ ! Tu réveillerais les dieux du tonnerre eux-mêmes ! bougonna Hiromi sans se retourner.

Myako s'inclina sans prêter attention à sa mauvaise humeur. Ses premières paroles n'étaient jamais amènes et parfois même – mais n'en faisait-elle pas un jeu ? – d'une franche obscénité. Elle l'aida malgré tout à se relever et s'inclina de nouveau profondément devant elle. Puis, comme la servante tanguait sur ses jambes maigres, elle la prit dans ses bras et l'embrassa sur le front. Hiromi avait beau conserver un visage plein et des épaules un peu grasses, elle sentit saillir sous ses doigts les omoplates de la vieille femme et la ligne chaotique de ses vertèbres.

1. Socques de bois traditionnels.

— C'est à cette heure-ci que tu te lèves ? grommela Hiromi.

Au contact de sa joue froide, Myako se demanda avec anxiété si la vie n'était pas en train de désertier son corps, de l'abandonner comme on abandonne une défroque inutile. L'idée de voir un jour disparaître ceux qu'elle aimait l'affectait davantage que la pensée de sa propre mort. Hiromi n'avait-elle pas été une seconde mère pour elle ? Peut-être même lui avait-elle donné davantage d'affection que sa vraie mère, Kikuno, toujours un peu distante quand Hiromi n'hésitait pas à la prendre sur ses genoux et à la couvrir de gros baisers sonores qui la faisaient rire aux éclats.

Hiromi lâcha sa brosse et empoigna un torchon dont la couleur était celle d'une suie grasse.

— Naoki est rentré dans la nuit, annonça-t-elle. Il voudrait te voir.

Myako hochla la tête sans répondre. Était-ce son ombre qu'elle avait cru voir passer ce matin dans le corridor ?

— Je préfère te prévenir, il n'est pas de bonne humeur. La voiture a failli s'embourber en revenant de la gare. Il n'a presque pas dormi de la nuit.

— A-t-il dit pourquoi il voulait me voir ? demanda Myako.

Hiromi secoua la tête.

— Tu connais ton frère...

— Justement, ce n'est pas dans ses habitudes.

— Ce doit être important.

Hiromi lui tendit un bol de thé d'orge qu'elle venait de préparer.

— Avale au moins ça ! Tu as maigri, on voit tes côtes. On dirait un chat qui court tout le temps et en oublie de manger. Tu ferais bien de faire attention à ta santé, ma belle. Les hommes n'aiment pas les branches de saule qui cassent au premier coup de vent.

Myako faillit renverser son bol. Ses gestes étaient encore maladroits, tout engourdis de sommeil.

— Ne me dis pas qu'il veut me parler de...

— De quoi ? Tu veux plutôt dire... de qui ?

Hiromi éclata d'un rire grinçant.

— Ma parole, on dirait qu'il te fait peur le gros Kodo ?

Myako haussa les épaules.

Un nom et un visage lui étaient malgré tout venus immédiatement à l'esprit : Kodo Kobayashi, l'homme que son frère voulait lui faire épouser depuis plus d'un an déjà. Que pouvait-il y avoir de plus important la concernant aux yeux de Naoki ?

Myako souffla doucement sur son thé brûlant.

Épouser Kobayashi... Ce petit homme gras au sourire faux, aux manières apprêtées, aux doigts boudinés et aux ongles manucurés dont elle n'imaginait pas qu'ils puissent se poser un jour sur elle. « Plutôt travailler dans un bordel de Gion », songea Myako. Chacune de ses visites lui était un supplice. Le « gros Kodo », comme l'appelait Hiromi, venait régulièrement au ryôkan Matsuka. Une fois par mois environ. Il apportait toujours des présents inutiles et stupides. Il s'asseyait en face d'elle, replet et satisfait, les mains posées sur ses cuisses et la dévorait des yeux avec des airs de mangouste affamée.

Aux yeux de Naoki, en revanche, Kodo Kobayashi présentait tous les avantages requis : petit-fils de samouraï, banquier et futur membre de la Diète impériale. Un parti inespéré tant sa fortune faisait des envieux dans les rangs les plus fermés de l'aristocratie japonaise. Pourtant, Myako ne parvenait pas à imaginer que le caractère inflexible de Naoki l'aveugle au point de vouloir faire consciemment son malheur.

— Je sais à quoi ou à qui tu penses, glissa Hiromi. Je sais même que ça te tient éveillée la nuit. Tu crois sans doute que je ne t'entends pas dans ton sommeil...

Myako feignit la surprise.

— Que veux-tu dire ?

— Tu le sais très bien. Ce n'est pas parce que je suis une vieille carne aujourd'hui que je n'ai pas été jeune moi aussi...

— Je n'y peux rien, gémit Myako, je ne pense qu'à lui depuis des mois.

Hiromi posa un doigt brun et tordu sur ses lèvres.

— Eh bien, arrête ! Et même oublie-le, si tu peux ! Tu sais ce que je t'ai dit à son sujet. Un homme marié, n'y songe même pas, ma belle...

— Mal marié !

— Ce n'est pas ton affaire. Voudrais-tu faire honte à ton frère ?

— Mais...

Le doigt accentua sa pression et Myako en éprouva une sensation désagréable parce qu'il lui intimait l'ordre de se taire et qu'il sentait le vinaigre.

— Il n'y a pas de mais... Allez, va voir Naoki, il doit s'impatienter...

— Mais je ne suis pas encore...

— Tu es fraîche comme une rose, il n'y verra que du feu. Et puis il préférera te voir sans apprêt plutôt que de faire le pied de grue dans son bureau. Je te l'ai dit, il est de mauvaise humeur.

Le doigt se retira. La bouilloire siffla sur le fourneau. Myako émit un soupir de désolation, se resservit du thé d'orge grillé, puis avala le contenu de son bol avec une lenteur exaspérante. Quand elle ne put reculer davantage l'échéance, elle se dirigea enfin vers le bureau de son frère d'un pas glissant sous les regards lourds de sous-entendus de la vieille femme.

— Entre, Myako !

C'était un bureau moderne, curieusement meublé à l'européenne, que Naoki s'était aménagé dans un recoin de la maison. Son refuge à lui qui, pourtant, affectait de renier presque tout ce qui venait d'Occident.

Boudiné dans son costume sombre trop serré, le visage blafard, les paupières lourdes, Naoki Matsuka faisait les cent pas à travers la pièce, fumant sans discontinuer des cigarettes américaines. Par la large baie vitrée entraient un jour gris et paresseux.

Il marchait nerveusement, ne s'arrêtant au passage que pour tapoter l'extrémité de sa cigarette sur le bord d'un cendrier d'albâtre, et l'espace, minute après minute, s'emplissait d'une épaisse fumée dont les volutes montaient vers le plafond. Des dossiers s'empilaient sur son bureau. À côté d'eux, rond et aimable, fumait un bol de soupe miso à peine entamé négligemment posé sur un exemplaire du quotidien *Tokyo Nichi Nichi Shinbun*.

Durant un bref instant, Myako observa son va-et-vient. Elle nota le pli amer au coin des lèvres, l'alternance de gestes lents, puis saccadés. Elle n'avait jamais vu en lui que ses défauts. L'aimait-elle seulement ? Naoki exerçait sur elle une sorte d'autorité paternelle par défaut. Mais quels sentiments éprouvait-il envers elle ? Ils étaient deux orphelins perdus dans leur souffrance qui évitaient les face-à-face, les questions brûlantes, les souvenirs douloureux. Leurs relations n'avaient finalement qu'une apparence de sincérité. Ils formaient une sorte de couple d'où l'amour avait disparu depuis longtemps mais qui se survivait par nécessité. Elle avait un peu honte de penser cela de son propre frère, mais c'était la triste réalité. « Je ne t'aime pas mon frère, songea-t-elle, je ne sais pas pourquoi, mais je ne t'aime pas... peut-être parce que la vie ne nous a offert que des rendez-vous manqués. » Elle ferma les yeux et, durant une seconde, elle crut qu'elle allait verser une larme. Inutilement. La tristesse de ce constat reflétait déjà et son œil restait sec.

Naoki, quant à lui, semblait assailli par des émotions contradictoires, heureux et irrité à la fois, impatient et serein.

— Tu as demandé à me voir ? demanda Myako.

— J'ai à te parler.

— Et ce voyage à Tokyo ?

— Parlons d'autre chose, si tu veux bien !

— Hiromi m'a dit que tu as failli avoir un accident...

Naoki ne répondit pas. Une pendule hexagonale en bronze égrenait neuf heures sur une étagère de la bibliothèque et, durant quelques instants, on n'enten-

dit plus, hormis ce tintement aigu et régulier, que le bruit à peine perceptible de ses pas foulant le tatami.

Soudain, comme on suspend le battement d'une horloge, il s'immobilisa et dit en la fixant d'un regard aigu :

— J'ai rencontré le général Nogî à Tokyo. Nous avons eu une longue conversation.

Puis, après un bref silence :

— Le Japon va entrer en guerre contre la Russie. Les relations diplomatiques seront rompues d'ici quelques jours. Selon les vœux de l'empereur et de l'état-major, il n'y aura pas, toutefois, de déclaration officielle. Nous allons enfin pouvoir en découdre avec les Russes. Depuis le temps qu'ils nous narguent...

Était-ce pour cela qu'il l'avait fait venir ?

L'information n'avait rien d'inattendu. Les journaux ne parlaient que de cela depuis des semaines, comme s'ils avaient voulu préparer les esprits les plus réticents à l'imminence de cette guerre.

« On dirait que ça te réjouit, mon pauvre frère », songea Myako en l'observant du coin de l'œil. Et tout dans son attitude, en effet, dénotait une sorte de joie qu'il avait une peine infinie à maîtriser. Au fond de ses yeux, aussi noirs et réguliers que deux petites billes de caoutchouc, il y avait pourtant comme l'amorce d'un incendie.

Naoki, peu soucieux d'un quelconque effet d'annonce, s'était aussitôt mis à parler d'une voix rapide, hachant son discours d'imprécations meurtrières contre l'impérialisme du tsar Nicolas II. Entre le Japon et la Russie s'était depuis plusieurs années engagée une lutte acharnée pour le contrôle

de la Mandchourie et de la Corée. La Corée, non contente d'être le grenier à riz de l'Extrême-Orient, recélait des richesses minières essentielles au développement économique du pays.

Victorieux de la Chine lors de la guerre de 1894-1895, le Japon avait obtenu la garantie de l'indépendance de la Corée, l'île de Taïwan et la cession d'un territoire situé au sud de la Mandchourie, la presqu'île de Liao-Toung. Mais, hostile à ces avantages ressentis comme une menace pour sa propre politique dans la région, la Russie avait fait pression sur les puissances européennes afin qu'elles exigent la rétrocession du Liao-Toung et de Port-Arthur contre une indemnité. Un marché de dupes, s'il fallait en croire Naoki. L'influence de la Russie sur la Mandchourie s'était alors renforcée et la participation du Japon à la guerre des Boxers, en Chine, n'y avait rien changé. Après s'être assuré du soutien de l'Angleterre, le pays était maintenant en mesure de faire valoir ses droits.

— Tu m'écoutes, Myako ?

De nouveau, Naoki s'était immobilisé. Sa cigarette achevait de se consumer entre ses doigts et il l'observait avec des airs de surveillant rabrouant une élève surprise à rêver en regardant par la fenêtre de l'étude.

— Je t'écoute, Naoki.

— On ne dirait pas.

— Je ne sais pas quoi dire, balbutia la jeune femme. Tout cela est si soudain.

— Évidemment, dit Naoki d'une voix exaspérée.

— Et que comptes-tu faire ?

— Ce que je compte faire ? Mais la guerre, bien entendu !

Creusant les joues, il aspira une bouffée de tabac qu'il souffla au loin comme on tire un projectile.

— Rien ne t'y oblige ! observa Myako.

— Tout au contraire. Et d'abord, l'honneur de mon pays !

— L'honneur..., soupira la jeune femme.

— L'honneur est ce qui reste à un homme quand il a tout perdu. À un peuple aussi. Mais nous n'en sommes pas là ! C'est pourquoi nous devons agir avant qu'il ne soit trop tard. Défendre, dès à présent, notre honneur, ainsi que notre empereur. Jusqu'à la mort, s'il le faut !

« Et ton orgueil aussi », faillit ajouter Myako.

Elle détestait ces rodomontades guerrières, ces parades militaires qui s'abritaient derrière le masque de l'honneur ou de la raison d'État pour justifier l'injustifiable. Le Japon avait été autrefois un pays de samouraïs, il avait basculé depuis quelques années dans un militarisme forcené que l'attitude de l'empereur Mutsuhito exacerbait encore. Le pays, jusque-là replié sur lui-même, s'était mis à nourrir de dangereux rêves de grandeur et de conquêtes.

Mais Naoki, gagné à ce nationalisme outrancier lui aussi, n'en avait cure et poursuivait son discours d'une voix implacable :

— Les Occidentaux sont des charognards. Ils nous dépouillent petit à petit de tout ce qui nous est essentiel : notre âme, notre culture, nos traditions. Notre pays ne sera bientôt plus, si nous n'y prenons garde, qu'une coquille vide, une simple caricature de l'Occident. Passe encore sur la façon dont nous nous habillons pour leur ressembler, mais de là à adopter leurs façons de penser ! Il en

va de notre survie, Myako. C'est pourquoi je ne vais pas rester ici les bras croisés quand l'empereur a besoin de toutes les bonnes volontés pour défendre nos intérêts contre les ambitions de Nicolas II ! Dois-je te rappeler comment le tsar nous appelle ? Des macaques ! Il paraît qu'il a dit récemment, en parlant des Japonais, qu'il allait « chasser ces roquets enragés à coups de casquette » ! J'aimerais bien voir ça, c'est nous qui allons lui botter les fesses !

— Mais si tu pars, murmura Myako d'une voix blanche, qui s'occupera de notre manufacture de soieries ?

— Mais toi ! laissa tomber Naoki.

— Moi ?

Il la regardait fixement de nouveau. Il avait l'air à la fois ravi de son effet de surprise et inquiet quant à la suite des événements. Le visage concentré, il alluma une nouvelle cigarette et s'approcha d'elle pour prononcer d'une voix calme :

— Et pourquoi crois-tu donc que je t'ai fait venir dès mon retour de Tokyo ?

2

Martin Fallières referma son cahier de notes. Depuis qu'il avait débarqué à Yokohama, il s'était efforcé de tenir une sorte de carnet de voyage. Mais il devait se rendre à l'évidence : ce journal décousu n'était qu'un tissu de banalités. Il manquait de discipline pour, chaque jour, s'astreindre à consigner ce qu'il jugeait important aussi bien que l'anecdotique.

Aujourd'hui, de sa chambre d'hôtel de Tokyo, il pouvait d'ailleurs respirer des parfums qui, à eux seuls, se passaient de toute prose. Effluves âpres de la ville effervescente, odeurs fortes de friture et d'épices, de végétation, fragrances fleuries de femmes en kimono passant comme des ombres gracieuses, odeurs sucrées d'enfants emmaillotés et rieurs, remugles salins en provenance du Pacifique... Sans même sortir de sa chambre, il lui était impossible de douter qu'il avait abordé un autre monde, un autre continent où même les bruits ordinaires n'avaient plus rien de familier.

Il n'y avait que sa mémoire pour s'attarder encore en d'autres lieux. La nuit, ses rêves le ramenaient en France. Des images s'entremêlaient alors pour composer des scènes d'une vie qui empruntait à la sienne sans la reproduire. Il revoyait les visages de ses condisciples du collège de Nantes, l'immense dortoir glacé où il devait partager leur intimité, la figure austère du père Leguenec, le directeur de l'établissement. Il entendait la course rapide des souris dans les plafonds. Il entendait les pas feutrés du surveillant inspectant les couloirs et les chambres, prêt à sévir au moindre manquement à la règle. Il entendait jusqu'à sa voix désagréable tonnant dans la nuit : « Vos mains, messieurs ! Sur les couvertures ! », avec cet accent de reproche dont on ignorait jusqu'à l'âge de douze ans à quoi il pouvait bien se rapporter.

Des années à souffrir sous la férule de jésuites aussi savants qu'étroitement bornés. Des années de privations. Des années à attendre la visite d'un père trop souvent absent, à imaginer un avenir dépourvu de toute contrainte, ailleurs, très loin.

Et maintenant qu'il était à l'autre bout du monde, sa mémoire le trahissait. Sans cesse, elle le ramenait vers un passé qui lui représentait les mêmes images décousues : Martin assis sur les bancs de l'école des beaux-arts, debout devant le médecin militaire du conseil de révision, fleurissant la tombe de sa mère au Père-Lachaise, serrant Camille dans ses bras, flânant avec elle le long de la Seine. Il avait beau être aujourd'hui aux antipodes, il devait bien admettre qu'on ne se libère jamais complètement de son histoire personnelle. Le passé était une chaîne, d'or ou

de plomb, mais une chaîne tout de même. Chaque homme ployait sous son fardeau. Peu d'entre eux parvenaient un jour à le déposer. Leur histoire n'était pas leur sauvegarde mais leur prison.

Tout avait commencé pour Martin Fallières par une matinée gorgée de soleil au sud de Manosque un jour de septembre 1902. Par une sensation de malaise et de vide. Le vide d'une existence qui ne se suffisait plus à elle-même et rechignait à prendre une direction dont la cohérence lui eût paru certaine.

Il rentrait d'un long voyage. Le ciel était clair au-dessus de la Provence. De petits nuages semblables à des moutons disciplinés avaient entamé leur transhumance vers l'est et une lumière pâle baignait les collines. Il faisait chaud. C'était un dimanche, l'un de ces dimanches où le temps s'écoule avec une lenteur divinement ennuyeuse.

Il avait vingt-huit ans. Il avait achevé deux ans plus tôt des études d'histoire de l'art. On lui avait proposé d'intégrer une revue parisienne prestigieuse comme critique appointé. Il aurait dû se sentir heureux. Il avait vendu la librairie de son père et quelques œuvres d'art qui lui avaient rapporté de quoi vivre confortablement pendant plusieurs années, le temps de construire sa propre vie. Et pourtant...

Ce jour-là, il se sentait irritable. Rien n'allait mal en soi. Il n'était ni malade ni désargenté. Il disposait de tout son temps et de sa liberté de choix. Mais aucune perspective claire ne s'ouvrait devant lui. C'était comme si son horizon persistait à demeurer

brumeux, lui masquant obstinément ce qui était au-delà de ses désirs immédiats et confus.

Il avait longtemps erré dans la campagne, ruminant toutes les solutions qui se présentaient à son esprit. Puis, incapable d'en trouver une qui lui parût convenir à sa situation, il était rentré à Paris par le train de Marseille.

La seconde crise était survenue trois jours plus tard, lorsqu'il avait retrouvé, au fond d'une armoire de la chambre, des vêtements oubliés par Camille. Un peu de son parfum s'y attachait encore et il en avait respiré les derniers effluves comme on prend sa respiration avant de plonger en apnée. Histoire de retenir sa vie, son passé, son image obsédante.

Camille était partie et sa vie allait reprendre son cours. Il allait devoir réapprendre à dormir seul, à penser pour lui-même et non pour deux. Il devrait perdre toutes ces habitudes acquises pendant trois ans et qui étaient devenues des repères, comme des balises destinées, sur une carte marine, à lui éviter les écueils de la vie.

Il était entré alors dans un cycle de souffrances sans fin. Il avait connu ces réveils où l'absence de l'autre ne fait que prolonger les cauchemars de la nuit, où l'on cherche vainement une raison de se lever, d'échapper à l'amnésie du sommeil, où l'on ne perd pas seulement l'appétit mais la sensation du goût, où chaque moment devient sans saveur, où l'on finit par lasser ses meilleurs amis en leur parlant de l'absente. Il comptait sur le temps, mais le temps défaisait les choses plutôt qu'il ne les remettait en ordre.

Il avait traîné son désespoir et son ennui encore quelques semaines, peut-être par faiblesse. Avant de ressortir ses cahiers de l'école des beaux-arts et ses premières études : des paysages, des croquis, des nus. Il les avait d'abord trouvées enfantines. Puis, le temps l'avait incliné à davantage d'indulgence. Sans doute ne serait-il jamais un grand artiste mais du moins pouvait-il essayer de devenir un artisan honorable.

Enfin, il y avait eu cette exposition d'art oriental chez un antiquaire de la place des Vosges. Une exposition où il ne serait jamais allé sans le conseil d'un ami, Julien Dautrel. Croyait-il seulement au hasard ? Pas depuis le départ de Camille. La vie, au contraire, lui paraissait à présent comme un chemin foulé par des milliers de promeneurs et que l'on emprunte par commodité en sachant qu'il réservera peu de surprises.

Donc, l'exposition avait tout changé. Quelques estampes japonaises y figuraient au milieu d'un bric-à-brac insolite d'objets d'art importés d'Asie. Et l'une d'elles avait fait ressurgir chez Martin des images oubliées : celles d'une visite en compagnie de son père à la galerie Durand-Ruel. C'était dix ans plus tôt ; il avait complètement occulté ce souvenir. Pourtant, une trace était demeurée au fond de sa mémoire, ou plutôt une sensation, une fascination pour un art lointain et insaisissable. Comment avait-il pu l'oublier ?

Le lendemain, Martin était revenu voir l'antiquaire à l'heure de la fermeture. Le vieil homme rentrait de Tokyo. Son dernier voyage. Il était malade de la goutte. Il avait pris contact avec un

ami, lui-même antiquaire, qui l'avait adressé au consul d'Angleterre, Sir Douglas Harding. C'est lui qui l'avait mis en rapport avec plusieurs artistes japonais, lesquels avaient bien voulu lui céder quelques-unes de leurs œuvres. La mode, en Europe, n'était plus à la « japonaiserie ». Mais le commerce de l'estampe avait acquis ses lettres de noblesse et il se trouverait bien deux ou trois collectionneurs pour lui en acheter.

Le nom de Douglas Harding avait réveillé en Martin un second écho, plus lointain encore. Il s'était souvenu alors que son père le connaissait. Les deux hommes s'étaient rencontrés à Paris bien des années auparavant. Ils avaient sympathisé. Cinq ou six ans avant sa mort, Antoine Fallières avait même effectué un voyage à Londres pour revoir l'Anglais.

Ce détail inattendu avait fait office de déclic. Au mois de novembre 1902, Martin, persuadé que l'Europe était devenue trop exigüe pour lui, avait ressenti un besoin irréprensible de grands espaces, d'horizons nouveaux. Il avait embarqué au Havre et gagné l'Amérique. De là, il s'était laissé guider par son instinct : Rio de Janeiro, Le Cap, Zanzibar, Djibouti, Bombay, Calcutta, Saïgon, Hongkong, Macao... Jusqu'à Yokohama et l'étrange empire du Soleil levant.

En débarquant au Japon, il n'avait cependant encore aucun projet précis. Il s'était donné quelques semaines pour vérifier si sa passion des estampes n'était qu'un feu de paille ou dissimulait quelque chose de plus profond. Il avait couru les marchands d'art, les échoppes où l'on vendait des estampes bon marché à des Occidentaux

naïfs, d'autres plus sérieuses. Mais, ce n'était pas tant l'idée de devenir un spécialiste reconnu des estampes japonaises que l'envie d'en percer les secrets qui l'obsédait. Au regard du sentiment de fascination éprouvé en les contemplant, les canons de l'art occidental lui avaient paru presque désuets. Sans doute quelques peintres contemporains avaient-ils entrepris de se libérer de certaines conventions picturales, mais leur facture n'était pas toujours du meilleur goût.

Après trois semaines de présence à Tokyo, Martin n'était toujours pas plus avancé. Il avait repris ses croquis pour ne pas perdre la main, mais il était loin encore des lignes épurées et suggestives qu'il enviait aux artistes locaux les plus modestes. Quelque chose lui échappait dans leur façon d'aborder le dessin ou la peinture, quelque chose qui tenait à un état d'esprit bien plus qu'à une technique.

Mais il était là avant tout pour apprendre et non pour violer un secret.

Plus les jours passaient et plus la perspective de rentrer en Europe à brève échéance s'éloignait. Sa notion du temps elle-même avait changé. Il ne ressentait plus la pression qu'il avait endurée dans les villes d'Occident en général. Il ne travaillait plus le regard rivé sur sa montre, prenait ses repas à des heures variables, selon son humeur, oubliait de rentrer à son hôtel pour mieux se perdre dans le Tokyo nocturne. Il dînait au hasard des ruelles du quartier réservé de Yoshiwara. Il fréquentait des prostituées délicates et parfumées dont la seule vue lui faisait oublier celles qu'il avait connues avant Camille. Il s'immergeait dans une sorte de bain de jouvence et

chaque instant était une invitation à la découverte d'un monde nouveau.

Bientôt, les rêves remontés du passé s'atténuèrent, puis s'effacèrent pour laisser place à des songes plus doux, et les tableaux les plus sombres se transformèrent en pastels aimables.

Insensiblement, Martin Fallières était ainsi tombé amoureux du Japon. Quelque chose de l'âme du pays du Soleil levant s'insinuait dans toutes les fibres de son être, quelque chose qui avait la saveur d'un sashimi¹ et le parfum des pruniers en fleur.

1. Assiette de tranches de poisson ou de coquillages crus.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La dame de Kyoto

Éric Le Nabour



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON